LE MOUVEMENT DES IDÉES

SUR UNE HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION (1)

L'histoire des histoires de la Révolution serait un des livres les plus instructifs, les plus utiles qu'on pourrait écrire : la simple succession de ses chapitres nous mettrait sous les yeux, comme en un vaste tableau synthétique, tous les développements qu'on a tirés, au courant d'un siècle actif entre tous, des leçons de cette tragique période. Nous en verrions d'abord les récits pittoresques, qui ont rendu populaires ses héros, ses grandes journées, ses batailles, sans que leurs auteurs se demandassent encore quelle en serait l'action sur la marche future des idées ou des événements. Puis, les historiens ont essayé de la juger : leurs jugements, quels qu'ils fussent, restant conditionnés par leurs opinions, leurs croyances ou leurs partis, on a compris que la Révolution demeurait une chose vivante, dont on ne pouvait encore parler avec équité ; et chaque histoire nouvelle qu'on a tenté d'en établir — ce fut même le cas pour certaines monographies — est devenue une sorte de pamphlet, ou pour le moins une « philosophie », comme on disait autrefois, où les vues personnelles de l'écrivain se manifestent en travers de son exposé. Ce caractère s'est affirmé jusque dans un

(1) *La Grande Révolution,* par Pierre KROPOTKINE, in-18, Paris, P.-V. Stock, 1909.

titre, puisque nous avons, grâce à M. Jaurès, une histoire *socialiste* de la Révolution. En vérité, je crois qu'à presque toutes celles qui existent, on pourrait ajouter une épithète aussi précise : les histoires de la Révolution sont bourgeoises, capitalistes, radicales, libérales, anti-cléricales, catholiques, athées, tout ce qu'on voudra, — et si ces caractères plus ou moins nettement accentués inspirent certains doutes sur leur impartialité ou leur justice, ils ne nuisent en aucune facon à leur intérêt. Qu'on juge comme on voudra Louis Blanc, ou Taine, ou M. Aulard, on les lira longtemps encore avec passion, et avec fruit.

M. Pierre Kropotkine vient d'ajouter à ces grands ouvrages un livre qui n'en démérite pas. Je l'ai ouvert, pour ma part, avec une bien vive curiosité, et j'ajouterai, avec une respectueuse sympathie : ceux qui ont lu *Autour d'une vie* comprendront que, si loin qu'on soit des opinions de l'auteur, sa sincérité, son courage, son absolu désintéressement, son dévouement, sa foi d'apôtre imposent un tel sentiment. Et je l'ai lu avec un intérêt qui ne s'est pas un instant ralenti. Aussi voudrais-je tenter, dans les pages qui suivent, d'en exposer les principaux points de vue avec une entière liberté d'esprit.

I

Si j'ai bien compris M. Kropotkine, sa thèse générale peut se résumer en ces termes : la Révolution française a été faite par la collaboration du peuple et des bourgeois; les bourgeois s'en sont détachés quand ils ont craint qu'elle porte atteinte au fait et au principe de la propriété; le peuple l'a abandonnée quand elle a eu épuisé sa force impulsive. Son objet, comme il nous en avertit dans son premier chapitre, est

d'étudier spécialement le rôle du peuple dans ce formidable mouvement : « Des deux courants qui firent la Révolution, nous dit-il, celui de la *pensée* est connu, mais l'autre courant, l'*action populaire*, n'a même pas été ébauché. » (P. 5.) Voilà qui est assez dur pour Louis Blanc, Michelet et quelques autres. C'est que tous sont encore des « bourgeois », incapables de se détacher tout à fait de l'idée de propriété, — et il est plus difficile à des bourgeois d'écrire l'histoire populaire de la Révolution qu'aux riches d'entrer dans le royaume des cieux et qu'aux chameaux de passer par le trou d'une aiguille ! M. Kropotkine se hâte d'ajouter, pour que ses lecteurs sachent bien à qui ils ont affaire : « A nous, descendants de ceux que les contemporains appelaient les « anarchistes », d'étudier ce courant populaire, d'en relever, au moins, les traits essentiels. »

Ce qui m'a le plus frappé dans l'idée que M. Kropotkine se fait du peuple, et surtout du peuple en révolution, c'est qu'il ne le regarde pas comme une collectivité formée d'individus indépendants d'elle, dont chacun a sa valeur, sa personnalité, ses idées, ses mœurs : il le regarde, au contraire, comme un organisme, qui paraît avoir un cerveau, une pensée, une sensibilité unique et rayonnante. Son peuple possède, collectivement, des facultés et des vertus qu'ignorent, pris en particulier, chacun des êtres qui le composent : il ressemble à un « dieu », ou plutôt peut-être à une « divinité » ; et M. Kropotkine croit en lui, avec une sorte de ferveur mystique. Comme ces panthéistes qui sentent le souffle divin animant toutes les choses, il reconnaît partout l'action miraculeuse de l'âme populaire. C'est elle qui prévoit ou prépare les événements, elle qui voit clair là où les chefs tâtonnent ou s'égarent, elle qui découvre les complots de la réaction et les fait avorter, elle qui commande, qui juge et qui punit. Sui-

vons-la donc comme notre auteur nous y convie, dans quelques-unes de ses manifestations :

Tous les historiens se sont demandé comment et pourquoi l'effort révolutionnaire, à ses débuts, s'était un jour concentré contre la Bastille; et chacun a expliqué le fait à sa manière. Si nous lisons le chapitre qu'a consacré M. Kropotkine à cet important événement, nous voyons qu'à l'origine, il y a eu une sorte d'appel au peuple, c'est-à-dire à l'insurrection, de la bourgeoisie, qui « le laisse s'armer, en même temps qu'elle s'arme elle-même pour maîtriser le flot populaire et l'empêcher d'aller « trop loin. » (P. 77.) Invité de la sorte à descendre des faubourgs, le peuple pourrait hésiter sur la marche à suivre; mais il n'hésite pas. Son « instinct » l'avertit que « dans le plan de la Cour d'écraser l'insurrection parisienne, la Bastille devait jouer un rôle important » (p. 101); et, « sans ordre de personne, guidé par son instinct révolutionnaire » (p. 110), il marche droit sur la Bastille, qui n'était pas préparée à résister. Au surplus, n'était-elle pas le signe ou le symbole des pires abus qu'on voulait abattre? des arrestations arbitraires, des lettres de cachet, de tous les attentats à la liberté individuelle? Et donc, on n'aurait pu mieux choisir. Les ergoteurs auraient peut-être hésité. Le peuple, lui, n'hésite pas, — parce qu'il est infaillible — M. Kropotkine n'en doute pas, et, si peu qu'il emprunte à ses prédécesseurs, il cite, en l'approuvant, une phrase de Louis Blanc qui exprime éloquemment cette espèce de foi mystique : « L'émeute même, en ces jours incomparables, faisait sortir de son tumulte de si sages inspirations! *Chaque sédition était si pleine de pensées!* » (P. 224.)

Cet instinct, qui pousse le peuple contre la Bastille, continue à le guider dans les moments difficiles. Il en est comme illuminé. A tel point que, peu de temps après la fête de la Fédération, il prévoit déjà « le jour

où l'état révolutionnaire s'épuiserait », et s'efforce, par les mesures législatives qu'il réclame à travers ses mouvements, de « rendre à jamais impossible le retour des seigneurs, du despotisme royal, du régime féodal et du règne des riches et des prêtres! » (P. 253.)

Mais le voici aux prises avec un événement dont les conséquences pourraient être énormes, et mortelles à la Révolution : la fuite du roi. C'est une combinaison que les royalistes ont imaginée, mais qui, d'après M. Kropotkine, ne déplaît pas à beaucoup de révolutionnaires bourgeois, que la Révolution commence à inquiéter : « Les Bourbons une fois hors de France, pensaient-ils, on mettrait Philippe d'Orléans sur le trône et on se ferait octroyer par lui une constitution bourgeoise, sans avoir besoin du concours, toujours dangereux, des révoltés populaires. » (P. 293.) En tout cas, les politiciens, gens de prudence excessive et de petits calculs, ne l'eussent probablement pas empêchée. Mais le peuple entre en lice. C'est Lui, incarné dans quelques-unes de ses plus obscures unités, qui reconnaît les fugitifs, poursuit le carrosse royal, l'arrête, sonne le tocsin, avertit l'Assemblée et ramène la voiture à Paris : « Ce Drouet qui agit de sa propre initiative et déjoue les plans des politiciens; ce villageois qui, dans la nuit, de son propre élan, pousse sa bête et lui fait franchir au galop sites et vallons, à la poursuite du traître séculaire — le roi, — c'est l'image du peuple qui, dès lors, à chaque moment critique de la Révolution, va prendre les affaires en main et dominer les politiciens. » (P. 297.)

Même phénomène au 20 juin 1792. Cette fois encore il y avait « complot » des antirévolutionnaires, qui se préparaient une fois de plus à « frapper le grand coup » dont ils menaçaient toujours (p. 328 et suiv.). Le peuple et ses meilleurs amis, comme Marat, avaient, comme toujours, « un sentiment vrai de la situation »,

tandis que les politiciens — « y compris les hommes honnêtes comme Robespierre » — n'étaient point disposés à recourir encore à l'intervention des bonnets de laine. « Tout comme les radicaux parlementaires de nos jours, ils avaient peur du grand inconnu, du peuple descendu à la rue, qui aurait pu se rendre maître des événements; et, n'osant s'avouer cette peur de la révolution égalitaire, ils expliquaient leur attitude indécise comme un souci de conserver, du moins, les quelques libertés acquises par la Constitution. Aux chances incertaines d'une nouvelle insurrection, ils préféraient la royauté constitutionnelle. » L'insurrection ne s'en fit pas moins, — et une fois de plus, ils la suivirent. Du reste, elle ne réussit qu'à moitié : « Le peuple descendit dans la rue, mais, incertain quant à l'attitude de la bourgeoisie, il n'osa trop se compromettre. Il semblait tâter le terrain pour voir jusqu'où l'on pourrait aller au château — et laisser le reste aux accidents de grandes manifestations populaires. » On mit un bonnet rouge à Louis XVI, sans obtenir rien de précis. Mais après cette tentative avortée, le peuple se recueillit et se mit à préparer le 10 août. A travers les pages de M. Kropotkine (p. 360 et suiv.), nous le voyons procéder, avec une sorte de méthode, en calculant ses actes : « Il créa spontanément, pour les besoins du moment, l'espèce d'organisation sectionnaire qui fut jugée utile pour donner au mouvement la cohésion nécessaire. Pour les détails on s'en remit à l'esprit organisateur du peuple des faubourgs : et lorsque le soleil se leva sur Paris le 10 août, personne n'aurait encore pu prédire comment finirait cette grande journée. » Les politiciens étaient écartés : on n'avait pas besoin d'eux; ils ne servent à rien quand il faut agir.

Les choses se passent à peu près de la même manière quand s'organise la Commune de Paris, quand le peuple

surveille et conduit le procès du Roi, quand l'invasion étrangère met en péril le pays et la Révolution. Les Girondins, et plus tard les Jacobins, se seraient arrêtés à mi-côte sans le concours de ceux qu'on appelait parfois « les anarchistes », et qui étaient la pure incarnation du génie populaire. Que sont-ils au juste? — « ... Des révolutionnaires disséminés dans toute la France. Ils se sont donnés à la Révolution corps et âme; ils en comprennent la nécessité; ils l'aiment et ils travaillent pour elle... Leur vrai terrain, c'est la *section,* et surtout la rue. A la Convention, on les voit dans les tribunes, d'où ils dirigent les débats. Leurs moyens d'action, c'est l'opinion du *peuple,* — non pas « l'opinion publique » de la bourgeoisie. Leur vraie arme, c'est l'insurrection... Et quand il faut donner un coup de collier, enflammer le peuple et marcher *avec lui* contre les Tuileries, — c'est eux qui préparent l'attaque et combattent dans les rangs. » (P. 453-54.) — Ainsi, à mesure que la Révolution se développe et devient plus violente, son noyau dirigeant se rétrécit : à l'origine, c'était la nation; puis ce fut le peuple; c'est maintenant cette petite fraction du peuple qui soulève la rue, ce sont des meneurs inconscients et irresponsables, qui disparaissent dès que l'émeute s'apaise et reviennent aussitôt qu'elle peut recommencer!

Ce qui anime « le peuple », tel que le comprend M. Kropotkine, c'est la passion de l'égalité : non pas tant celle de l'égalité devant la loi, qui est la justice, que celle de *l'égalité économique*, « ou, pour parler le langage du temps, le nivellement des fortunes. » (P. 454.) Le peuple veut qu'il n'y ait plus de pauvres, et surtout qu'il n'y ait plus de riches. Il est « communiste » dans l'âme; et nous apprendrons plus tard que, si nous devons à la Révolution « deux grandes conquêtes, l'abolition du servage et l'abolition du pouvoir absolu », (p. 740), elle « nous a légué d'autres prin-

cipes, d'une portée infiniment plus haute : les principes communistes » (p. 743). Elle n'est pas parvenue à les imposer, n'ayant pas eu la force de rendre tout ce qu'elle aurait pu donner; mais elle a planté, et arrosé — on sait comment — le grain qui germera pendant tout le siècle suivant...

II

Naturellement, la bourgeoisie se trouve à l'extrême opposé : par ses habitudes, par ses aspirations, par ses idées directrices, elle est beaucoup plus éloignée du peuple ainsi compris, que du roi et de l'ancienne aristocratie. Elle est une classe propriétaire et privilégiée. Elle a lancé l'idée de la Révolution quand elle s'est trouvée mûre pour s'emparer du pouvoir, et se substituer à ceux qui le détenaient jusqu'alors. M. Kropotkine analyse à merveille, au début de son livre (p. 7-14), l'état d'esprit de cette classe dont la qualité maîtresse, opposée à *l'instinct* du peuple, paraît être le calcul ou la réflexion. Aussi, dès le début de la période révolutionnaire, elle « savait bien ce qu'elle voulait », — encore que les résultats aient sensiblement différé de son attente. Républicaine « dans ses sentiments », elle ne croyait pas au dogme « République » comme on y crut plus tard; au contraire, elle était prête à s'entendre avec le roi, pourvu qu'il acceptât d'être dirigé par elle, et consentît à laisser limiter par les lois son pouvoir arbitraire. Elle n'était pas « athée », malgré ses philosophes préférés, ni même anticatholique; mais elle était déjà anticléricale, en ce sens du moins qu'elle n'aimait pas le clergé. Au point de vue politique, « son idéal était de donner à la France une constitution, modelée sur la constitution anglaise », — c'est-à-dire libérale, et qui, dans la pratique, lui assurât

le pouvoir; c'était aussi « de concentrer toute la puissance gouvernementale entre les mains d'un pouvoir exécutif central, strictement surveillé par le parlement, strictement obéi dans l'Etat, et englobant tout. » Elle souhaitait, toujours d'après notre auteur, que la transformation économique se produisît dans le même sens. Elle rêvait l'appropriation des terres par la bourgeoisie grande et petite, et l'exploitation des richesses du sol, resté jusqu'alors improductif aux mains des nobles et du clergé. Elle entrevoyait déjà le développement rapide de l'industrie et la production des marchandises en grand, à l'aide de la machine, le commerce lointain et l'exportation des produits de l'industrie par delà les océans : le marché de l'Orient, les grandes entreprises, les fortunes colossales. En sorte que, pour elle, la transformation des assises politiques du pays était avant tout une vaste opération politico-financière, qui aurait fait passer dans ses mains le pouvoir et le sol, jusque-là détenus par la noblesse, et lui aurait en plus assuré la faculté d'acquérir des richesses considérables, par des procédés nouveaux dont elle devinait ou pressentait la prochaine importance. Elle ne souhaitait l'émancipation du peuple, c'est-à-dire des paysans, que dans la mesure où il pouvait aider ses entreprises. « Il fallait qu'il devînt libre de quitter sa chaumière et qu'il fût forcé de le faire : qu'il fût amené à émigrer dans les villes, en quête de travail, afin que, changeant de maître, il rapportât de l'or à l'industrie, au lieu des redevances qu'il payait auparavant au seigneur. » Au fond, cela revient à dire que le double programme politique et économique de la bourgeoisie impliquait d'une part la conquête des positions et des biens détenus par les nobles et le haut clergé; d'autre part l'asservissement à ses besoins des paysans, qui seraient exploités par elle pour l'industrie, comme ils l'avaient été jusqu'alors par les seigneurs pour l'agriculture : en sorte

que les serfs d'hier deviendraient les prolétaires de demain. Voilà, en somme, à quel réalisme intéressé et ingénieux M. Kropotkine ramène l'idéalisme réformiste et grandiloquent qui s'est épanché dans tant de discours, exalté dans tant de fêtes et de cérémonies, et exprimé dans la *Déclaration des droits de l'homme*.

Il en reprend la caractéristique en mainte occasion, — chaque fois que les événements soulignent la différence d'intérêts et d'aspirations qui subsiste entre des alliés, dont l'un cherche sans cesse à entraîner ou à exploiter l'autre. Les paysans ne pensent qu'à obtenir l'abolition des droits féodaux et à reprendre les terres communales; les bourgeois veulent avant tout s'emparer des droits politiques. Aussi longtemps qu'elle est parallèle ou concomitante, cette double action fait la force de la Révolution. Les mouvements populaires appuient l'effort de la bourgeoisie et permettent « à la Révolution d'accomplir l'immense travail de démolition que nous lui devons » (p. 124); ce sont eux aussi qui établissent « les premiers jalons d'un régime égalitaire » (*id.*); ce sont eux, en un mot, qui lui donnent son vrai caractère et la différencient des autres révolutions. Mais les révolutionnaires bourgeois, du moins pour la plupart, ne s'en doutent pas : ils ne voient dans « le soulèvement des paysans » « qu'un danger contre lequel il fallait s'armer » (p. 152) : ils ont peur, au début, du peuple des campagnes comme ils auront peur, dans la suite, du peuple de Paris. Ils sont toujours à deux doigts de s'entendre avec la Cour pour « organiser la réaction » (p. 276); mais ils se laissent entraîner plus loin qu'ils ne voudraient, tout en protestant. Du reste, dès qu'ils le peuvent, ils recommencent à spéculer : sans cesse ils se fâchent avec leurs alliés du peuple, pour le plaisir de gagner de l'argent. Ceux-ci leur reprochent, non sans raison, de s'élever « sur les ruines de l'aristocratie nobiliaire » (p. 483), d'encourager les

tentatives de l'étranger contre la République, et de préparer pour le peuple des liens tout aussi oppressifs que ceux dont il venait de se délivrer.

Or, cette résistance de la bourgeoisie à la Révolution a pour cause son attachement à l'idée de propriété, qui est le « vice primordial de la Révolution » (p. 82), et circule à travers toute son histoire « comme un fil noir » (p. 287). C'est l'attachement de la bourgeoisie au maintien de la propriété qui empêche d'aboutir à l'établissement complet et définitif de l'égalité économique, à laquelle tendent le peuple et ses chefs préférés, comme Marat et même, dans une beaucoup plus faible mesure, Robespierre. C'est quand on comprend que la propriété est menacée, que la réaction réunit ses forces, et parvient enfin à enrayer le mouvement. La réaction qui s'organise alors, après le 9 thermidor, aboutit à la réalisation intégrale du programme bourgeois, encore qu'on ne s'en rende compte qu'après « les orgies de la Terreur blanche » (p. 730). Le peuple a gagné beaucoup, puisqu'il a secoué la tyrannie féodale; mais la bourgeoisie a tout gagné, puisqu'elle sera désormais installée au pouvoir, et pourra satisfaire ses gros appétits d'argent grâce aux inépuisables mamelles que lui livreront le commerce et l'industrie. La royauté a péri, le jour où le postier Drouet a arrêté Louis XVI; la noblesse a péri en prêtant son concours à l'étranger contre le pays; mais la propriété est sauvée. En sorte que, si la bourgeoisie a réussi dans son entreprise, il n'en est pas de même pour le peuple, pour qui tout est à recommencer :

« Quelle sera la nation qui prendra sur elle la tâche terrible et glorieuse de la prochaine grande révolution? On a pu croire un moment que ce serait la Russie. Mais, si elle pousse sa révolution au delà d'une simple limitation du pouvoir impérial, si elle touche *révolutionnairement* à la grande question foncière, — jusqu'où ira-t-elle?... » (P. 745-46.)

M. Kropotkine ne nous le dit pas ; mais nous sentons bien que cette nation ne suivra jamais ses vœux jusqu'à leur entière réalisation, — peut-être bien parce que ce qu'il désire n'est pas de ce monde. Il termine en nous montrant les mots « *Liberté, Egalité, Fraternité,* luisant comme un phare vers lequel nous marchons » ; — et ceux qui ne possèdent pas son ardente foi, instruits par le spectacle des choses, savent bien que ce phare est un mirage, et que ces mots magiques finissent toujours par s'effacer dans la nuit. Ils sont du reste antinomiques et inconciliables. On a souvent démontré que l'Égalité ne pourrait s'établir qu'au prix du sacrifice définitif de la Liberté. Quant à la Fraternité, nous savons dès longtemps ce qu'il en faut penser. Du reste, M. Kropotkine lui-même semble reconnaître que la Révolution, telle qu'il la conçoit et la souhaite, ne pourra jamais aboutir que par l'écrasement complet de l'élément bourgeois : « Désormais, dit-il expressément, il n'y aura plus une révolution sérieuse possible, si elle n'aboutit pas à son 31 mai [la chute des Girondins]. Ou bien la révolution aura sa journée où les prolétaires se sépareront des révolutionnaires bourgeois, pour marcher là où ceux-ci ne pourront les suivre sans cesser d'être bourgeois ; ou bien cette séparation ne se fera pas, et alors ce ne sera pas une révolution ». (P. 502-503.) Et quand les prolétaires *se séparent* des bourgeois, les suites du 31 mai nous montrent ce qu'ils en font.

En vérité, les révolutions sont les batailles de la séculaire et interminable « guerre des classes » : seul, le triomphe absolu de la classe pauvre pourrait amener le résultat absolu qu'appellent les vœux de M. Kropotkine. Et sans doute, de même que nous avons vu une aristocratie républicaine, bourgeoise et propriétaire succéder à l'aristocratie féodale et nobiliaire, nous verrions bientôt, quelle que soit la forme donnée à la pro-

priété, une classe riche ou privilégiée se former dans le nivellement général obtenu pour un instant par la violence. Tout le monde a prévu le terme de cette évolution.

III

Vous le voyez, le point de vue de M. Kropotkine est très simple et très net ; il est aussi conséquent. M. Kropotkine jugera les événements et les hommes de la Révolution selon qu'ils l'ont conduite vers son idéal ou qu'ils l'en ont écartée. Quant aux moyens, il ne les appréciera pas en eux-mêmes, mais par rapport à leur fin : pour réaliser son magnifique programme, le peuple procède comme il peut, et s'il lui arrive de commettre quelques excès, la faute en incombe à ceux qui cherchent à lui faire obstacle. Ce sont donc toujours les « complots » des royalistes et les menées réactionnaires qui poussent le peuple à ces terribles explosions où le sang coule à flots, mais dont l'effet est de ramener la Révolution dans le chemin que notre auteur regarde comme le droit chemin (p. 381 sqs). Ainsi les massacres de septembre. Les royalistes, enfermés à l'Abbaye, s'y conduisaient fort mal, de sorte que cette prison « jouissait surtout d'une mauvaise réputation dans le quartier ». Ils y tramaient des complots abominables, et en attendant, ils y menaient joyeuse vie, illuminaient après les défaites françaises, « insultaient les passants derrière les barreaux », — pauvres passants ! — « faisaient bonne chère et recevaient en prison leurs femmes et amies en toute liberté ». La voix publique commentait partout cette scandaleuse existence : c'est pourquoi, un beau jour, le peuple se rua sur l'Abbaye. La Commune fit ce qu'elle put pour arrêter les assassins ; mais elle ne put pas grand'chose ; les massacres ne cessèrent guère que

quand les massacreurs furent las. Faut-il admettre cependant que le peuple se montra, cette fois, cruel et féroce? N'allez pas le croire : ces massacres « étaient la conséquence inévitable du 10 août et de la politique louche des gouvernants elle-même pendant les vingt jours qui suivirent la prise des Tuileries » (p. 391). Au surplus, si l'on veut les juger, il importe de tenir compte d' « un fait qui passe inaperçu chez les historiens, mais qui résume toute la situation, et donne la vraie raison du mouvement du 2 septembre » (p. 393) : après avoir tant tâtonné et tergiversé, « l'Assemblée se décida enfin » à déclarer « que le respect pour la future Convention empêchait ses membres de prévenir, par leur résolution, ce qu'ils attendaient de la nation française; mais qu'ils prêtaient, dès maintenant, comme individus, le serment qu'ils ne pouvaient prêter comme représentants du peuple : *de combattre de toutes leurs forces le roi et la royauté!* » — Le vote de cette adresse fit aussitôt cesser les massacres; d'où M. Kropotkine conclut que, « si une déclaration nette de ce genre avait été votée immédiatement après le 10 août, et si Louis XVI avait été mis en jugement, les massacres de septembre n'auraient certainement pas eu lieu. Le peuple aurait vu l'impuissance de la conjuration royaliste du moment qu'elle n'aurait pas eu l'appui sûr de l'Assemblée, du gouvernement » (p. 394-95). C'étaient donc, une fois de plus, les réactionnaires qui avaient préparé l'émeute, les royalistes qui avaient poussé le peuple à les égorger, et, comme on dit, le lapin qui avait commencé. En politique, hélas! c'est toujours lui qui commence.

Je ne peux pas reprendre, l'une après l'autre, les plus terribles journées de la Révolution, pour montrer comment M. Kropotkine les interprète. C'est toujours à peu près de la même manière : l'émeute a toujours raison. Quand le sang coule, c'est parce que c'est iné-

vitable, fatal, et la faute en incombe aux égorgés. En revanche, les chefs ou les politiciens se trompent souvent, surtout quand ils s'approprient les moyens qui réussissent à l'émeute. Je ne puis m'empêcher de cueillir au passage ce curieux jugement sur la fameuse loi de Prairial :

... Décréter cette loi c'était signer la banqueroute du gouvernement révolutionnaire. C'était faire, avec des apparences de légalité, ce que le peuple de Paris avait fait révolutionnairement, franchement, dans un moment de panique et de désespoir, pendant les journées de septembre. Et l'effet de cette loi du 22 prairial fut tel qu'en six semaines elle fit mûrir la contre-révolution. (P. 716).

Toute la philosophie de M. Kropotkine se trouve dans ces quelques lignes. On remarquera qu'elle renferme une part de vérité : les crimes rendus légaux par quelques artifices de la politique sont mille fois pires que les autres et finissent par révolter les consciences les plus endormies. Mais on objectera qu'il ne suffit pourtant pas qu'ils s'accomplissent en dehors de la loi pour devenir excusables !

Si les jugements de M. Kropotkine sur les événenements surprennent souvent, ceux qu'il porte sur les hommes étonneront davantage encore. Il n'a guère que du mépris pour beaucoup dont l'attitude chevaleresque et la mort généreuse nous avaient inspiré une certaine sympathie, comme les Girondins ; tandis que ses héros de prédilection sont précisément ceux que nous sommes accoutumés à considérer comme de simples énergumènes. Tel entre autres Marat, dont il nous faut reprendre le portrait, vraiment inattendu (p. 505-507 et 579-81) :

Tous tant que nous sommes, nous le jugeons sur sa réputation; mais, si elle n'est pas bonne, c'est parce

qu'ainsi l'ont voulu « les historiens, amis des bourgeois Girondins ». Ils se sont plu à nous le représenter comme un « sinistre exterminateur » ou comme « un fou sanguinaire », et c'est une pure calomnie, et « nous savons aujourd'hui comment se font ces réputations ». Sans doute, Marat dit quelque part « qu'il faudrait abattre quelques milliers de têtes pour faire marcher la Révolution ». C'est une boutade dont il ne faut pas lui tenir rigueur : « le fond de son esprit n'était nullement sanguinaire ». (Qu'eût-il fait, grand Dieu, s'il l'avait été!) Il aimait le peuple : il s'astreignit à vivre dans la misère, pour donner à ses collègues une belle leçon de désintéressement, et pour bien montrer qu'il participait à la pauvreté de ses clients. Ambitieux? Non pas. Il put croire à certains moments que le dictature était nécessaire; il ne la chercha jamais « pour lui-même ». On le vit sans doute pousser à la guillotine des camarades de la veille devenus des adversaires : ce n'était pas pour les immoler à ses succès personnels, c'était seulement parce qu'ils « devenaient à leur tour un obstacle au développement » de la Révolution. Ainsi en usa-t-il avec les Girondins : il les ménagea aussi longtemps qu'il ne crut pas leur perte indispensable à la cause révolutionnaire. Quand il réclamait du sang, c'était pour éviter qu'il fallût plus tard en répandre davantage : « s'il avait vécu, il est probable que la Terreur n'eût pas pris le caractère féroce que lui imprimèrent les hommes du Comité de sûreté générale ». De plus, et mieux qu'aucun autre, il « avait réellement les conceptions d'un homme qui voit les choses en grand dans leurs rapports multiples »; il fut celui qui comprit « ce qu'il fallait faire, à chaque moment donné, pour le *triomphe de la cause du peuple,* le triomphe de la Révolution *populaire,* non pas d'une Révolution abstraite, théorique. » Et s'il y a quelque chose à lui reprocher, ce n'est vraiment que d'avoir refusé aux

communistes, comme Jacques Roux, Lange ou Chalier, « l'appui nécessaire de son énergie et de son immense influence ».

A ce portrait adouci et comme sympathique, je n'opposerai pas le portrait violent, sur fond noir, que Taine a tracé avec une rare vigueur (1) : si solides qu'en soient les dessous, Taine, *en ce moment,* ne fait pas autorité aux yeux de tous. Je dis : « en ce moment », parce que je suis, pour ma part, persuadé qu'on reconnaîtra bientôt la solidité de sa méthode, et qu'après une étude contradictoire de sa documentation, l'on rendra pleine justice à ses jugements. Mais j'ouvre l'*Histoire politique de la Révolution française,* de M. Aulard (2), et j'y trouve des traits qui corrigent d'une façon bien significative le pastel un peu sommaire de M. Kropotkine. Marat « aime » le peuple, c'est entendu; mais en même temps il le *méprise,* et voilà qui rabaisse déjà la nuance de son sentiment. Eut-il, comme on l'a soutenu, le délire de la persécution? M. Aulard ne se prononce par sur ce point avec beaucoup de décision, et on l'en excusera : nous savons ce que valent les diagnostics posthumes. Fut-il sanguinaire? C'est beaucoup dire. Il a débuté par demander modestement quelques têtes; le moment arriva où il lui en fallut deux cent mille pour sauver la République : et s'il ne les obtint pas, ce ne fut pas faute de les demander. M. Aulard en conclut que « la pitié le rend cruel, non la peur ». Si l'on était moins indulgent, on pourrait répondre que l'appétit vient en mangeant. En tout cas, que ce fût par pitié, par peur ou par cruauté, Marat n'en réclama pas moins des têtes et encore des têtes. « Les massacres de septembre n'auraient peut-être pas eu lieu, s'il ne les avait pas conseillés... L'émeute du 25 février 1793, où quelques

(1) *La Révolution*, t. III, p. 159-74 de l'édit. in-8°.
(2) Deuxième édition. Paris, Colin, 1903, p. 418-32.

boutiques d'épiciers sont pillées par des ouvriers qui avaient peur de la famine, semble provoquée par son journal, mais elle avorte. Surviennent nos revers militaires (fin mars), et aussitôt Marat redevient très influent... Il provoque la campagne « patriotique » des sections contre les Girondins; » car pour eux, il n'a pas de « pitié »; et M. Aulard cite de lui cette phrase stupéfiante : « Je propose, dit-il, le 19 mai, que la Convention décrète la liberté illimitée des opinions, afin que je puisse envoyer à l'échafaud la faction des hommes d'Etat qui m'a décrété d'accusation. » Après quoi l'historien écrit au bas de la même page : « La violence chez lui va parfois jusqu'au délire, mais c'est le sentiment de l'injustice qui le fait délirer. » — En vérité, nous sommes édifiés : M. Aulard a de l'indulgence pour Marat; mais il n'est pas aveugle, il ne semble pas disposé à l'admirer. Ce sera à M. Kropotkine qu'il appartiendra de franchir le pas.

Si je ne craignais de sortir de mes limites habituelles, je placerais le portrait de Robespierre à côté de celui de Marat. L'opposition des deux figures achèverait de caractériser la méthode de M. Kropotkine : il ne le défend pas avec la même conviction, parce qu'il voit en lui « un homme de gouvernement », qui fût devenu peut-être, malgré son incorruptibilité et sa haine du mercantilisme, un bourgeois taillé sur le modèle commun; et il juge la parabole de cette étonnante carrière de la façon décisive que voici :

« La bourgeoisie comprit qu'il était l'homme qui, par le respect qu'il imposait au peuple, par son esprit modéré et ses velléités de pouvoir, serait le plus capable d'aider à la constitution d'un *gouvernement*, — de mettre fin à la période *révolutionnaire*, — et elle le laissa faire, tant qu'elle eut à craindre les partis avancés. Mais lorsque Robespierre l'eut aidée à terroriser ce parti, elle le renversa à son tour, pour réin-

tégrer à la Convention la bourgeoisie girondine, et inaugura l'orgie révolutionnaire de thermidor. » (P. 709.)

N'admirez-vous pas, une fois de plus, combien il est facile d'interpréter les faits et de juger les hommes, quand on possède un critère bien défini, simple et catégorique? Or, M. Kropotkine possède ce critère : c'est la Révolution égalitaire et communiste. Elle est la mesure de toutes choses : selon qu'on l'accepte ou qu'on ne l'accepte pas, on est dans la vérité ou dans l'erreur; selon qu'on l'aide ou qu'on la contrarie, on a bien ou mal mérité de l'histoire. Qui n'est pas pour elle, et pour toutes ses conséquences, est contre elle, et dans le mensonge. — Quand on a bien compris ce point de vue, — et on le comprend en ouvrant le volume, — on ne s'étonne plus d'aucun des jugements de M. Kropotkine.

IV

Et pourtant...

Il me semble qu'avec sa loyauté d'esprit, sa sincérité, sa vaste culture, son intelligence, M. Kropotkine aurait pu comprendre un peu mieux ses adversaires, et leur rendre justice. Mais il faut reconnaître qu'il ne l'a pas fait : il est injuste pour tous ceux qui, révolutionnaires ou réactionnaires, conservateurs modérés ou violents, n'acceptent pas intégralement le programme communiste, ou combattent les efforts qui tendent à le faire triompher. Il écrira, par exemple, à propos des insurrections que fomentaient en province les contre-révolutionnaires, pendant l'été de 1791 :

« Et qu'on ne nous dise pas que ces conspirateurs et ces rassemblements étaient peu nombreux. C'est que les révolutionnaires aussi, — ceux du moins qui étaient décidés à agir, — n'étaient pas nombreux non plus.

Dans chaque parti, de tout temps, les hommes d'action furent une infime minorité. Mais grâce à l'inertie, aux préjugés, aux intérêts acquis, à *l'argent* et à la religion, la contre-révolution tenait des régions entières : et c'est cette force terrible de la réaction — et non pas l'esprit sanguinaire des révolutionnaires — qui explique les fureurs de la Révolution en 1793 et 1794. » (P. 328.)

J'ai souligné le mot qui salit gratuitement l'effort tenté à ce moment-là par les réactionnaires. C'est que, chaque fois qu'il parle d'eux, M. Kropotkine les flétrit comme s'ils n'étaient et ne pouvaient être que des accapareurs, des spéculateurs, des exploiteurs, des malfaiteurs publics. Il adopte pour parler d'eux la formule de Robespierre qui dénonçait comme des traîtres et des vendus tous ceux dont il redoutait l'opposition. Pas un instant, l'idée ne l'effleure qu'on puisse défendre le maintien de la propriété privée pour des motifs désintéressés, sans avoir ni l'espoir ni le désir de devenir soi-même propriétaire, ou qu'on puisse être attaché à la monarchie sans en attendre quelque avantage, ou qu'on combatte la Révolution pour des raisons honorables, ou qu'on n'ait pas voué au dogme de l'Egalité une dévotion parfaite et intolérante sans être nécessairement, de ce chef, un forban de la pire espèce. A preuve de cette disposition d'esprit ses jugements sur les Girondins : ce sont des « bureaucrates », qui préféreraient livrer la France à l'étranger que de la voir sauver par la Révolution ; ils abandonnent le peuple dès qu'ils sont arrivés au pouvoir, et s'empressent de prendre la résolution « d'établir un gouvernement fort et de réduire le peuple — par la guillotine s'il le fallait. » (P. 448-49.) Ou bien, « c'est le parti des propriétaires, des « honnêtes gens »... — de ceux qui massacrèrent plus tard le peuple de Paris, en juin 1848 et en mai 1871 ; qui appuyèrent le coup d'État en 1851, et

qui sont prêts aujourd'hui à recommencer. » (P. 472). Les Montagnards avaient mille fois raison de leur reprocher de ne pas songer sérieusement à « élever la France aux magnifiques destinées d'une république », mais de tenir au contraire à conserver un roi dont ils seraient « les maires du palais » (*Id.*) Honteusement attachés à la richesse, ils protestent avec ferveur contre les impôts qui l'atteignent, bien qu'il faille trouver de l'argent à tout prix et n'importe où pour défendre la République et le pays contre l'invasion : si violente, si intraitable est leur passion possessive, qu'ils « furent sur le point d'assommer les montagnards à la Convention, lorsque ceux-ci soutinrent ce projet d'impôt forcé » (p. 509). Que les méchants Girondins n'aient pas assommé les bons Montagnards, et que ceux-ci, au contraire, aient coupé la tête aux Girondins, c'est un accident de peu de signification; d'ailleurs, la décision des Montagnards — on connaît les détails de la séance du 3 octobre, du rapport d'Amar, du jugement — fut éminemment préventive : ils tuèrent afin de n'être pas tués, par précaution légitime, comme les loups qui se garderaient bien d'attaquer les agneaux si les bergers ne s'avisaient pas de les molester. M. Kropotkine n'a que du mépris pour le sens politique et l'esprit de conciliation dont les Girondins témoignèrent en plusieurs occasions. Quant à leur générosité, quant à l'idéalisme de leurs opinions, quant à leur attachement à l'idée de liberté, il ne leur en sait aucun gré : ils n'aimaient pas assez l'égalité, ils n'étaient pas communistes, ils tenaient au maintien de la propriété, ils auraient même accepté celui de la monarchie; et donc, ils étaient des ennemis, des conspirateurs et des misérables, dont la fin fut méritée...

On se sent pris de tristesse à voir un homme de la valeur et du caractère de M. Kropotkine méconnaître à ce point ses adversaires, et porter sur eux des juge-

ments que seul l'esprit de parti peut expliquer. Pour être équitable envers lui, il faut se rappeler que ses doctrines politiques sont une religion, que ses opinions prennent dans son esprit le caractère de dogmes sacrés, qu'il leur est dévoué avec cette ferveur qui a rendu tant de croyants impitoyables. Son livre est un acte de foi. Or, on sait ce que sont ces opérations-là. Elles torturent et détruisent les malheureux coupables de douter ou de chercher pour le salut du monde une autre voie que celle où on veut les pousser. Les hommes de la religion de M. Kropotkine ne peuvent comprendre les Inquisiteurs espagnols ; mais, en tenant compte de l'adoucissement général des mœurs, ils ne sont pas sans avoir quelque ressemblance avec eux : n'ayant à leur disposition que l'encre et le papier, ils en usent dans le même esprit ; ce qui permet de supposer l'usage qu'ils feraient de la guillotine, s'ils en pouvaient disposer librement...

ÉDOUARD ROD.